

Mew

DC

146

H412

T7

1871

AYB5090

INTRODUCTION (I)

Pour m'échapper du présent et revivre un peu par les immortels souvenirs, je m'étais pris à battre au hasard les buissons de la grande République, loin des ornières creusées par les fossoyeurs de la petite, ou par leurs congénères. Les tristes sires qui, tenant les cartes, avaient perdu en crétiens ou en traîtres, me semblaient des appréciateurs suspects de la partie, presque semblable, jouée quelque cinquante ans plus tôt par leurs devanciers.

Devanciers! Pardon de la plaisanterie! Elle est mal à sa place, car le grotesque ici fait pleurer. Disons seulement que ma défiance était juste, et que ces maudites caricatures, fourvoyées en histoire comme en politique, n'ont pas su mieux comprendre la première Révolution que diriger la seconde.

J'errais donc, sans guide, à travers cette tragique contrée, avec un ressouvenir vague de ses paysages tant de fois décrits, lorsque voici se

(1) La première édition des *Hébertistes* a paru en 1864 avec cet avertissement :

« Un article sur les Hébertistes inséré dans le *Journal des Écoles*, et combattu avec talent et convenance par un écrivain distingué, M. Maréchal, m'avait ramené à publier en réplique un nouveau travail, qui eut le malheur, cette fois, de provoquer un violent accès d'épilepsie catholique. Le malade, mon second adversaire, aura eu, s'il plaît à son Dieu, le temps de se calmer, et je serais désolé de lui occasionner une rechute. Ce n'est donc pas à son intention, mais pour les personnes bien portantes, que je complète, dans cette brochure, ma courte appréciation de l'Hébertisme. Elle se compose, avec une petite préface sur l'Hébertophobie, des deux articles parus dans le journal et d'un complément, le tout terminé par une série de citations extraites du *Père Duchêne*. »

dérouler à mes yeux des horizons inconnus, des sites admirables et terribles. De ceux-là nul géographe n'avait dit mot, nul artiste n'avait retracé les aspects. Ils surgissaient devant moi dans leur grandeur sauvage, effaçant de ma pensée les panoramas bâtards qui ont partout remplacé la réalité. Bientôt la transformation fut complète.

Quand on revient de loin et qu'on a vu du neuf, se taire est difficile. Sans penser à mal, en pèlerin naïf, j'ai raconté les découvertes et les émotions de mon odyssee. Grand scandale dans toutes les basses Breagnes! Jésus, Marie! sauvez-moi de tant de Quimper-Corentin! Des volées de pierres accueillent mes impressions de voyage. Quelle bonne âme n'éprouve pas le besoin de me lapider un peu? Mais les plus durs cailloux sont ceux que m'envoie un certain avocat, pour en décharger sa conscience. Cet illustre membre d'une plus illustre famille est une providence des mauvais jours, un des *refaiseurs de l'ordre avec le désordre*. Il insinue donc que ma course à travers champs endommage les haies et désordonne la propriété. N'est-ce point un petit cas de camisole?

Malheureux ceux qui sont poursuivis! Plus malheureux encore ceux qui sont défendus! Tandis que, par devant, une lourde massue leur défonce méthodiquement la crâne, une griffe douceuse les égratigne par derrière avec délices; et il faut sourire, remercier, sous peine d'ingratitude, surtout ne point se plaindre à Orgon. Dieu garde! Orgon prendrait parti en furieux pour Tartufe.

« Le pauvre homme! » s'exclame-t-il à chaque estafilade, « c'est pour votre bien. S'il vous vilipende, c'est afin d'amoindrir votre faute, le pauvre homme! elle est si grave! S'il vous aplatit, c'est en vue d'obtenir les circonstances atténuantes, le pauvre homme! ce sera difficile. S'il vous soufflette sur les deux joues, c'est afin qu'on verse un déluge de larmes sur son patient transformé en *ecce homo*. Il fait de son mieux, le pauvre homme! A genoux, malheureux! Baisez la main qui vous châtie pour vous sauver, et chassez de votre cœur ces affreux soupçons de compépage que le diable vous souffle. »

Ainsi prêche Orgon, le bourgeois-type, et mons Basile, du haut de sa grandeur, daigne enfin agréer les excuses du pauvre souffleté qui fait amende honorable, le cœur gros, l'oreille basse, malcontent au fond..... mais après? Basile est l'orthodoxie incarnée, la loi et les prophètes. Il a un pied dans chaque camp, reçoit les salamalecs de tous les partis, et risque fort d'être canonisé tout vif. Il faut bien se soumettre.

Un jour, l'air assez penaud, un jeune homme s'en vient dire au vénérable Orgon: « Nous sommes là une demi-douzaine de pauvres diables qui, sans le vouloir et bien par mégarde, je vous jure, avons mis les pieds dans une foule de plats d'achoppement: plat catholique, — plat

moral, — plat politique, — plat économique, — plat social..., — enfin un véritable désastre. La vaisselle n'est point cassée, mais on prétend qu'elle est salie et que nous devons la récurer à nos frais ; un récurage de plusieurs mois, s'il vous plaît, corvée assez dure qu'il nous serait fort agréable d'esquiver. Un bon conseil, je vous prie. »

« Méchante affaire ! » dit Orgon. « Il faut toujours regarder où l'on marche. Comment ! toute une bande de myopes ! Adressez-vous aux champions de la veuve et de l'orphelin. — Hum ! hum ! c'est à voir.... Si j'étais seul, passe encore. J'en serais quitte pour être pas mal houspillé par mon avocat, à seule fin, bien entendu, de secouer la poussière de mon habit. Mais nous sommes six. Chaque défenseur, sous prétexte de blanchir son client, va noircir outrageusement tous les autres. — Eh quoi ! des plâsphèmes ! d'affreux blasphèmes ! Sachez qu'un avocat est un prêtre..... — Je ne dis pas le contraire. — Oui, un prêtre, pour qui le salut de l'accusé commis à sa garde est la mission sainte, la mission unique à remplir. — Pas aux dépens des coaccusés. — Aux dépens du monde entier. C'est un devoir. — Mais il devient ainsi l'auxiliaire de l'accusation. — Non point contre son client, cela suffit. Il lui doit le sacrifice de tout le reste. C'est une obligation de son sacerdoce. — Nous sommes solidaires, mes compagnons et moi. — Solidaires ! Un conseil ne saurait admettre cette solidarité, qui aggrave le délit et compromet l'acquittement. Il faut rompre avec les complices pour se concilier l'indulgence des juges. — C'est cela ! nous entre-dévorant par un lâche calcul d'égoïsme ! — Laissez faire les défenseurs. Vos intérêts sont dans leurs mains. — Nos intérêts ! Précisément, par cette belle tactique, chacun de nous sera gratifié d'une justification et de cinq éreintements, sans compter celui du ministère public, qui pourrait se croiser les bras et s'en remettre de sa besogne à messieurs les avocats, ses substituts. Oh ! la fine institution que le barreau, en fait de justice politique ! »

Ce jeune criminel n'a peut-être pas tort, mais Orgon a raison. Basile est omnipotent. Il règne et gouverne, fait et défait les réputations, dispense la gloire et l'opprobre. Oracle, bénédiction ou anathème, la parole qui tombe de sa bouche est un verdict social. Tout est à ses ordres. Veut-il de la Révolution ? En avant ! N'en veut-il plus ? A bas ! à mort ! Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, vite, qu'on se prosterne !

Eh bien, non ! fouailleurs sournois, on ne recevra pas indéfiniment vos étrivières les mains jointes. Non ! savants professeurs de passe-passe, on ne restera plus, bouche béante, en extase devant vos tours de gobelet : ils se payent trop cher. Longtemps nous avons porté le bât de vos âneries, et pris bénévolement à notre charge une part de votre sinistre dossier. Assez de faiblesse. La résignation est un encouragement, l'im-

punité une prime à la malveillance. Chacun ses œuvres, chacun sa responsabilité. Nous dirons désormais au prolétaire : « *Discerne causam meam de gente non sancta, et ab homine iniquo et doloso erue me.* » C'est-à-dire : « Ne confonds pas notre innocente jeunesse avec les vieux floueurs de Révolution, et ne porte pas à notre compte leurs jongleries et leurs trahisons de 48. » Nous ne jetterons plus le manteau de Sem sur la nudité de ces patriarches tombés, le ventre à l'air, dans leur orgie réactionnaire.

J'entends les cris désespérés de nos bons apôtres : « Union ! Union ! Concorde ! Concorde ! » Je les vois, les bras levés au ciel pour attester l'égarément de leurs frères. Oui-dà ! A la première petite piqûre, on s'amourache subitement de la concorde ? On ne s'en inquiétait guère pour larder à discrétion les dissidents hors de combat. Ils devaient se souvenir de cette belle vertu, les brochuriers, alors que certaines allusions au passé formulaient de claires et odieuses dénonciations dans le présent ; les péroreurs, quand leurs agaceries devenaient un reproche d'inaction et une invite aux réquisitoires.

Songent-ils à l'union ceux qui ne perdent jamais l'occasion de traîner une fois de plus dans le ruisseau les vaincus de nos journées néfastes, et de réciter la commémoration de l'outrage sur les tombes où la liberté est descendue avec ces grandes victimes ? On le sait, contre les hommes du parti populaire, l'injure est un droit. On ne la remarque même pas, tant elle est dans l'ordre. Ils sont faits pour subir la calomnie, comme leurs adversaires pour la distiller. Aux uns le devoir absolu de la résignation, aux autres le monopole de l'invective : voilà ce qu'on appelle la concorde ; et si, par impossible, un des parias sort de son rôle jusqu'à se redresser contre l'insulte, un ouragan de malédictions s'abat sur lui, pour le renfoncer dans le silence.

Nous connaissons le mobilier de votre sanctuaire, messieurs. Votre liberté ? — Un fromage de Hollande où les rats lettrés trouvent le vivre et le couvert. Votre démocratie ? — Un bureau de placement à l'usage des jeunes gens en quête d'emplois, une espèce de maison de Foy politique et sociale. L'idéal de vos rêves enfin ? — La suite au *Moyen de parvenir*. Monde charmant, où l'égalité, cette mal-apprise, ne doit pas se permettre de faire esclandre. Aussi n'y est-elle reçue qu'en habit noir. On sourit à la Révolution, pourvu qu'elle présente respectueusement sur un plateau son mandat..... non impératif. On raffole du peuple, à la condition qu'il se tienne modestement debout, les yeux baissés, roulant avec timidité son chapeau dans ses doigts. « Allons ! jeune homme, confiance ! confiance ! Remettez les pièces aux avoués dévoués, qui entendent mieux que vous vos affaires, et surtout ne les taxez pas, ces chers

avoués, vos tuteurs. C'est à eux de vous taxer... Bien!... Retournez à votre travail. »

Certes, ce bon petit peuple doit être ravi, car il a le beau rôle, celui de piédestal. Qu'est-ce donc que ces agitateurs avinés, ces échappés de Bicêtre, qui osent le proclamer majeur et prétendent le sevrer du biberon libéral, le vrai breuvage d'immortalité?

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de nos lois les rigueurs légitimes.

Mais l'intelligent mineur repousse avec dédain ces prédications d'anarchie, trop heureux d'apporter sans fin à d'illustres Bertrands le marron législatif ou gouvernemental.

L'histoire qui hante ces salons demi-monde est une bourgeoise outre-cuidante et verbeuse, aux toilettes criardes et mélodramatiques, amoureuse du clinquant, rechignante à la blouse. La livrée de la misère lui fait peur, honte et remords, parce qu'elle lui est à la fois une menace, un souvenir et un reproche. Aussi cette parvenue, avec ses adeptes, ne se plaît-elle qu'au défilé des oripeaux de théâtre, des panaches et des gilets conventionnels, au traînement des grands sabres de parade, escortant des processions d'avocats intarissables. Ces brillantes défroques des états-majors et des assemblées, symboles du pouvoir et de ses enivremments, épanouissent la joie et l'orgueil sur tous les fronts.

Passez dans votre gloire, héritiers des étalages aristocratiques; passez, la tête haute, le regard superbe, le sourire aux lèvres. Qui oserait troubler vos fêtes par des contrastes malveillants et froisser votre sensibilité par de lugubres évocations? Non, il n'y a plus de dénûment dans les chaumières, de détresse dans les ateliers, de travailleurs épuisés par la fatigue et les privations, de femmes et d'enfants demi-nus, sans pain, sur leurs grabats. Il n'y a plus ni bouges fétides, ni hangars glacés, ni froid, ni faim, ni douleur; il y a un peuple d'opéra qui évolue sur les planches en costume de comparse, et qui salue avec grâce, en criant aux royalistes: « Allons, messieurs, tirez les premiers! »

Mais, si du fond de ses taudis, avec un sourd rugissement, sort le peuple de la famine et du désespoir, maigre, hâve, chancelant, les dents serrées, les yeux caves et brillant d'un feu sombre, sa main crispée sur la pique ou le fusil, ses pieds trempant dans la boue sanglante du ruisseau, oh! alors, regardez nos histrions de démocratie: quelle soudaine pâleur sur ces visages! La dame aux couleurs voyantes, blême de rage et d'effroi, cherche de l'œil autour d'elle sa sœur de Saint-Barthélemy et de Vendée. D'un mouvement instinctif, les panaches tricolores se rapprochent des panaches blancs, les mains s'étreignent, et du

groupe confondu s'échappe ce murmure sinistre : Prairial !..... Juin !.....

Quant aux fanatiques sans galons ni plumets, dont le cœur saigne pour le peuple trahi, dont l'âme pleure, souffre et gronde à l'unisson de son âme, ils sont voués par privilège à l'exécration. N'est-ce point justice ? Ils n'ont qu'une seule passion, l'idée. Ils s'abandonnent aux masses sans réserve comme sans mesure, et partagent le délire de leurs entraînements. Ils ne travaillent point dans un but personnel, mais pour le triomphe d'un principe. La foi les guide, non le calcul. En un mot, ce sont des scélérats et des fous. Les honnêtes gens de tous les partis se lèvent d'un bond contre ces monstres, et les traquent sans pitié comme des bêtes fauves, vivants et morts, sur la place publique et dans l'histoire.

Rien de plus naturel. Tout individu qui ne donne pour but à ses efforts ni lui ni les siens est la négation vivante de la propriété et de la famille ; son désintéressement est un péril pour la société ; et voilà pourquoi, dans tous les pays, ceux-là s'appellent les *honnêtes gens* qui ont pour unique mobile l'intérêt, qu'il s'agisse de conserver ou d'acquérir, et qui ne poursuivent jamais en politique que les honneurs, la fortune et le pouvoir. Ils se reconnaissent entre eux à l'égoïsme, leur vertu de fond, et, d'un accord spontané, ils excommunient les convictions et mettent le dévouement hors la loi.

Cette race n'a jamais fait défaut, et ce n'est pas elle qui menace de disparaître. En la suivant à la trace dans le courant des siècles, on ne découvrirait pas une seule faille dans sa lignée. Le génie sème, le sacrifice féconde, elle moissonne et emmagasine. L'univers entier la connaît et l'a toujours connue, puisqu'elle en est la souveraine. Mais çà et là se détachent en relief quelques règnes de cette immuable dynastie. Au XIV^e siècle, quand surgissent les communes, Etienne Marcel est une de ses plus nobles victimes, et elle éteint dans le sang la première aurore de la liberté moderne. La voici de nouveau avec son cynisme, deux cents ans plus tard, aux temps de la Réforme et de la Ligue. C'est dans les grandes luttes de l'esprit humain qu'elle aime à montrer sa puissance d'asphyxie. Deux sarcasmes résument son rôle d'impudeur au XVI^e siècle : « *Paris vaut bien une messe. — Le sage dit, selon les temps : Vive le Roi ! vive la Ligue !* »

Mais la Révolution éclate, et l'implacable dynastie se jette sur elle pour l'étouffer. Le Roi, La Fayette, les Girondins, Robespierre, les Thermidoriens, lui servent tour à tour de bélier dans cet assaut sans quartier. Elle rue contre son ennemie toutes les factions, tous les complots, tous les mauvais instincts, et, fidèle au plus méchant, la victoire lui reste.

Je ne redirai pas le dernier combat..... Il est d'hier, nous en saignons encore, et déjà cependant le souvenir en est presque effacé. La généra-

tion qui s'en va pourrait seule nous raconter le duel de 1848, ce traître duel de l'égoïsme contre la justice : le droit de la force sous ses vingt masques hypocrites, les mots les plus suaves, liberté, conciliation, modération, arrosés de torrents de sang ; l'amour du peuple finissant par la haine de la canaille, et les tendresses fraternelles par l'extermination ; tant de deuil et de morts et de ruines pour reconquérir, quoi?... *L'otium cum dignitate* du patriciat romain, le *far niente* des Italiens, la vie de loisir du propriétaire et du rentier ! En veut-on un spécimen, de cette dignité patricienne ? Il date de loin et d'assez bon lieu. Quels sublimes enseignements ! Lisons :

Cicéron à Atticus.

« Nous avons perdu non-seulement la sève et la substance de l'ancienne République, mais encore il nous faut renoncer à son apparence et à son image. Elle n'a plus rien qui nous soit sympathique, et vous devez être un homme au désespoir. — Moi ? Pas le moins du monde. Adieu la République ! Eh bien, je m'en console au barreau. Avocat, je mène une vie active et paisible, honorée et brillante, et je ne m'inquiète guère de quelle hauteur je suis tombé, quand je vois à quels abîmes j'échappe enfin, et que je me retrouve en ma belle maison de ville, au milieu de mes agréables maisons des champs. Pourvu que je philosophe à mon aise avec deux ou trois amis, tout peut se rompre autour de moi, tant me voilà guéri de cette inquiète et malade sensibilité, si funeste à mon repos. Frappez sur mon cœur, il est mort ! Ma sensibilité ? Je n'en ai plus. Moi, ma famille et mes amis, voilà tout. »

Ne dirait-on pas d'hier ce testament qui a dix-neuf siècles ? C'est bien le langage de ces avocats qui n'ont jamais vu dans la chose publique qu'un débouché pour leur faconde et le placement de leurs harangues. Vides comme leurs paroles, ils n'en sont pas moins les héros du jour. Quel est donc le secret de ces grands hommes ? Se tenir derrière la toile, calmes et dignes sur leurs chaises curules et.... attendre. Rien de plus. Par un phénomène bizarre, on arrive ainsi à se constituer martyr par excellence, victime des victimes ; et, un beau matin, la mouche bourdonnante se trouve l'héroïne et la conductrice du coche, sans même une tache sur ses ailes.

La boue et les coups reviennent aux simples, qui font la besogne, et profit est pour les discoureurs, qui ne reçoivent pas une éclaboussure ; la calomnie, cette fatalité des partis abattus, ne saurait atteindre de si hauts personnages. Qu'un malheureux, le pied sur la gorge, râle une impuissante menace, le vainqueur s'empare de ce prétexte pour légi-

timer ses violences. Alors, par une de ces illusions d'optique que la force fait si aisément à la lâcheté, les persécutés deviennent des persécuteurs, les bourreaux des martyrs, et c'est au crime que la foule accorde ses larmes. L'avocat, drapé dans sa toge, échappe à cette houle de colère et de pitié. Il se console du grand désastre, en partie son œuvre, par le souvenir de sa belle conduite, de cette même conduite qui a causé le naufrage. Il reçoit avec flegme les marques de la reconnaissance ironique des adversaires qu'il a remis en selle, et contemple d'un œil sec l'*anarchie* foudroyée et frémissante, qui s'était livrée à lui et qu'il a livrée, ne pouvant l'enchaîner à sa dormeuse.

Ah! c'est le présent qui m'a révélé le passé. Lorsqu'on voit les prétendus hommes de 48 ligués avec la répression contre tout initiateur, garder leur tendresse pour les ennemis, leur hostilité pour les meilleurs soldats de la Révolution; lorsque leur voix, la seule *autorisée*, ne vise qu'à mystifier les masses et à les endormir dans les byzantinerie; lorsque la médiocrité arrogante tient le haut du pavé, accaparant honneur, renom et vertu, et que les plus nobles, sous l'ardente calomnie, deviennent les plus noirs, oh! certes, on comprend 93, et la lueur du moment illumine l'horrible farce jouée par l'histoire, les abîmes de l'ambition et de la tartuferie humaines.

Il semble vraiment que le monde soit fait pour une poignée de privilégiés, dont la joie ou la douleur constitue toute la vie des nations. La dime se paye à jour? — Pas un geste contre la sainteté des castes, la suprématie de la noblesse, l'honorabilité de la bourgeoisie? — Du vin et de l'or dans les caves et les caisses de la Banque et du château? — Alors, peu importe que le manant mange de l'herbe, que son sang rougisse les chemins, que sa hutte soit devenue la tanière des loups! Vous avez le grand siècle, le grand Roi: c'est le zénith humain.

Mais cette plèbe, tout à l'heure humble et muette, vient-elle à sortir de sa torpeur, à menacer dans leur domination, dans leurs revenus, ses nobles oppresseurs, à demander des raisons et des comptes au nom de l'égalité? Ce temps de réveil où la liberté gazouille dans tous les cœurs, où l'humanité veut fleurir, où la justice fermente comme la sève, ce temps porte sur les tables du Destin des noms de malédiction et de mort. L'année mémorable où le peuple, ses fers brisés, retourne l'épouvante contre ses tyrans, s'appellera la *Terreur*.

Celle-là du moins fut une délivrance. Elle eut pour but de combattre avec ses propres armes l'éternelle terreur appesantie sur l'humanité, celle qui commence au *Timor Domini* et qui est encore à l'ordre du jour par toute la terre. Le glaive de Dieu n'est-il plus suspendu sur notre globe comme l'épée de Damoclès? L'enfer n'ouvre-t-il pas toujours sa

gueule brûlante au moribond? Et sur nos places, la machine de Guillotin a-t-elle cessé d'incarner Némésis vengeresse?

La terreur est le dogme du vieux monde. Qu'a-t-il de commun avec la fraternité, celui de l'avenir? La terreur catholique et royale était un principe, la terreur révolutionnaire fut une nécessité. L'une procède de la négation de la justice, l'autre de sa revendication. La première torture, la seconde supprime. Le travailleur englouti en veut-il au rocher qu'il brise pour retrouver l'air et le soleil? L'inquisiteur fait ses délices de la souffrance humaine. Contre l'ennemi de Dieu il épuise tous les raffinements des supplices. Il tenaille, écrase, rôtit à petit feu, arrache par lambeaux avec des transports de bonheur les os et les chairs palpitantes. Il savoure les convulsions, compte les spasmes, aspire les sanglots et les hurlements. Il boit goutte à goutte le sang et les larmes du damné! Enfin il maudit la mort qui lui vole sa proie.

Le grand révolté de 93 a le respect de l'homme. Il ne tue qu'en légitime défense, pour ne point périr avec la liberté et la patrie. S'il frappe les fanatiques armés contre lui et contre eux-mêmes, c'est à regret, partagé entre la pitié pour d'aveugles instruments et la colère contre des superstitions sans merci qui prétendent retenir toujours le genre humain sur le chevalet. Il combat pour sauver de la servitude et des ténèbres sa descendance et celle même de ses ennemis. Mais qu'importent les raisons et les faits? L'autorité et l'égoïsme triomphants ne voient dans la liberté qu'un désordre, dans l'égalité que l'anarchie, dans la justice qu'un chaos sanglant.

Il faut bien le dire, c'est la Victoire qui, dans un pli de sa robe, porte la gloire ou l'opprobre, la liberté ou l'esclavage, la barbarie ou la civilisation. Nous ne croyons pas, nous, à la fatalité du progrès, cette doctrine de l'émasculatation et de l'accroupissement. Vaincre est une nécessité absolue pour le droit, sous peine de ne plus être le droit, mais Satan qui se tord sous le talon de l'Archange.

« *Væ victis!* Malheur aux vaincus! » vocifèrent tous les partis aux prises sur l'arène pour se disputer la proie. « *Væ victis!* » ricane le sicaire de plume, qui rampe sur le champ de bataille, palpant les cadavres pour clouer au pilori le plus déchiqueté. « *Væ victis!* » le cri lugubre des siècles, le cri d'hier, d'aujourd'hui, de longtemps encore, peut-être. Un autre parfois lui répond, à de longs intervalles, le hurlement d'angoisse et de rage de l'humanité étendue sur la roue et qui se redresse pour les représailles. Comment rendre le scandale et l'effroi que ce hurlement soulève? Pour le maudire, les langues épuisent le vocabulaire de l'imprécation et de l'anathème. Tous ses noms deviennent synonymes de ce qu'il y a de plus exécration.

Hébertisme en est un. *Hébertiste*, c'est le supplicié qui, s'échappant de la question, se rue sur le bourreau avec ses ongles et ses dents, le déchire et le met en pièces. C'est le brigand qui arrête le despotisme au détour de la route et lui crie le pistolet sur la gorge : « L'égalité ou la mort ! » C'est l'âme enfiévrée de la soif de la justice, ulcérée de haine contre la race des immolateurs, se lançant au but presque en aveuglé, sans souci de l'obstacle ni du péril. Si elle a l'exaltation qui fait vaincre, elle manque du sang-froid qui conserve la victoire. Dans sa course furieuse, la témérité l'emporte sous les coups des intérêts coalisés qui l'écrasent, et, souillée de fiel et de fange, hideuse, elle pend, ruisselante d'horreur, au poteau des nations.

Tandis que les faiseurs, attentifs à se recoudre des virginités, soignent leur figure pour en imposer à l'avenir, l'homme d'action, toujours dans la mêlée, ne s'inquiète guère de laisser une protestation suprême, et abandonne sa mémoire à la calomnie. Son abnégation fait sa perte. Que d'Hébertistes dans l'histoire ! Les habiles les tuent, puis les déshonorent.

Que leur destinée tragique soit un enseignement. Ils ont échoué et péri par l'excès de la passion. Le dévouement ne doit pas être du délire. Mais s'il est bon d'éviter leurs défauts, leurs qualités doivent servir d'exemple. Ils furent héroïques, c'est bien le moins de ne pas être ignobles. Soixante-quinze ans de vicissitudes ont singulièrement refroidi les premiers enthousiasmes de la liberté. Ce n'est plus aujourd'hui le fanatisme, mais la spéculation qui est le danger. Nous sommes en pleine ère scientifique, et de toutes les sciences, la plus riche en perfectionnements, c'est à coup sûr l'exploitation. Il a fallu trouver à ses raffinements un nouveau nom, le Macairisme. A l'heure qu'il est, le Macairisme compte ses plus beaux trônes dans la politique, cette contrée aux multiples États. La démocratie, l'un de ces États, n'a-t-elle pas créé des écoles d'embauchage qui enseignent l'art d'escamoter les révolutions avant même leur naissance, des haras où l'on dresse des chevaux de course pour les steeple-chases de l'ambition ? Nous voici loin de l'Hébertisme, et le chemin de la lune serait moins difficile à remonter. Espérons que la jeunesse n'ira pas se corrompre dans ces tripots. Qu'elle écoute son cœur et se retrempe dans le peuple, source éternelle de vie. Qu'elle aime et souffre avec lui : l'union de ces ardeurs et de ces misères enfantera la liberté.

Le vieux protestant d'Aubigné, proscrit par les rois, auxquels il avait donné son sang, trahi de tous les siens, seul avec son espoir brisé et sa vie perdue, évoque dans la plus splendide des ironies les vices et les crimes traînant à leur char les génies et les vertus de la terre. Et nous aussi, nous avons eu l'amer spectacle de l'imposture et de l'intrigue pan-

théonisées ; nous avons vu souffleter des mémoires, violer des tombeaux, traîner aux gémonies tout ce qui fut grand, juste et bon. Nous sera-t-il donné encore d'assister au triomphe le plus honteux, celui de l'hypocrisie révolutionnaire ?

Sous les derniers des Césars, une coterie de patriciens frondeurs oublie dans ses villas de Tusculum les tristesses du présent et les craintes de l'avenir. Un festin somptueux réunit les plus harmonieux joueurs de lyre, les plus doux diseurs de phrases et les représentants dorés de la classe des ilotes, courtisée maintenant par l'ambition patricienne. Là, portes fermées, esclaves renvoyés, on médit hardiment du maître. L'espoir déborde. On bâtit des plans magnifiques sur la bonhomie de la plèbe, toujours dupée et toujours crédule aux grands mots. A quand les belles harangues qui doivent encore la séduire ? On porte des toasts attendris à la mémoire et à la résurrection de ce sénat qui, avant César, broyait le monde sous ses pieds. Et les heureux convives, couronnés de roses, drapés de toges flottantes, buvaient le falerne dans les coupes d'or.

Soudain un cri terrible retentit. La foule éperdue traverse, en fuyant, la salle du festin. Le glaive en main, Vindex a paru sur le seuil.